

## AVANT-PROPOS

### L'union sacrée

Ce matin-là, Sandra était dans son bain. C'était un dimanche. Je ne sais plus s'il faisait beau, mais je me souviens parfaitement que je me suis agenouillé sur le carrelage et qu'ainsi accoudé au rebord de la baignoire, je lui ai posé la question rituelle : « Veux-tu devenir ma femme ? »

Sandra fit semblant de réfléchir tout en continuant de tracer avec son gant de douces pistes savonneuses sur ses épaules, son cou et sa poitrine, 100 % femelle. Puis elle finit par répondre d'un mot, le bon : « Ouiii... »

Ainsi, c'est décidé, nous nous marierons au mois d'octobre suivant, dans un peu moins d'un an, mais avant cela, nous allons nous offrir un petit voyage de « fiançailles ». Trois semaines en février, ce serait parfait. Nous irons en Inde et au Népal, pays dont Sandra rêve depuis qu'à 14 ans elle a lu, fascinée, *La montagne est jeune* d'Han Suyin.

Tout s'annonce donc merveilleusement. Un seul petit « hic » nous chagrine : Sandra étant juive et moi chré-

tien (du moins est-ce là les étiquettes avec lesquelles nous sommes venus au monde), il ne sera peut-être pas évident d'obtenir une consécration spirituelle à notre union...

Nous interrogeons quelques ministres du culte ici et là, de chaque côté, et devons constater qu'effectivement, à moins que l'un ou l'autre n'accepte de renoncer à sa religion de naissance, l'affaire s'avère assez complexe.

Plus tard, nous apprendrons que des deux côtés, un arrangement aurait pu être trouvé. Trop tard...

Pour l'heure, même si nous accordons de l'importance à l'aspect sacré de notre union, nous n'en possédons pas moins un certain sens de la justice : pourquoi l'un plutôt que l'autre ? Alors, tant pis pour la bénédiction spirituelle : celle de la famille et des amis suffira amplement. Et en route pour l'Inde, notre premier grand voyage !

Depuis que nous nous sommes rencontrés rue du Moulin-Vert, dans le quatorzième arrondissement de Paris, nous n'avons pas cessé de faire des progrès en matière de distance parcourue côte à côte. Qu'on voie plutôt : nos premières vacances ensemble furent passées en Ariège, dans une ferme isolée ayant déjà bien des points communs avec le bout du monde, la langue parlée, par exemple : absolument in-com-pré-hen-si-ble ! Puis il y eut Venise et le Maroc.

En bon « Trotte-menu » que nous sommes déjà sans le savoir, nous progressons à pas mesurés, mais nous progressons.

Lors de ce voyage de « fiançailles », le vieux Delhi et ses odeurs (l'Asie est une révolution pour le nez), Agra et le Taj Mahal, Jaïpur puis Bénarès nous ravissent et nous inoculent ce virus de l'« Ailleurs » qui ne nous lâchera plus. Surtout, nous découvrons émerveillés cet état intérieur si particulier au voyage : quand libéré des contraintes et des ultimatums de la vie quotidienne, votre esprit devient tout entier disponible au spectacle du monde, à la vie qui se déploie autour de vous et, puisque vous y êtes enfin attentif : EN vous.

Signes, rencontres, leçons de vie, messages personnels, coïncidences à répétition, scènes qui sont des résumés d'humanité<sup>1</sup>, nous avons soudain l'impression que le monde est une vaste mise en scène à travers laquelle la Vie s'adresse à nous. Puis nous arrivons à Kajuraho.

Kajuraho et son incroyable complexe de temples aux sculptures érotiques, des dizaines et des dizaines d'édifices bâtis les uns à côté des autres, à se toucher, il y a de cela des siècles, avant même l'avènement de la religion hindouiste.

Même pour nous qui ne sommes pas plus « vieilles pierres » que cela, c'est une révélation : puissance des constructions, beauté de la décoration, harmonie de l'ensemble. Un indéniable souffle habite cet endroit.

Nous passons la journée à faire le tour de ces chefs-d'œuvre, à les escalader, à tâcher d'imaginer ce que pouvait bien être la vie en ces lieux lorsque des

---

1 Tous ces aspects « magiques » ont inspiré une petite philosophie du voyage, *Yaka aller voir les baleines...*, parue aux éditions Bréal.

millions de fidèles s'y assemblaient pour assister aux cérémonies.

Le soir, nous nous installons dans un petit restaurant de plein air qui fait face au site. Et tandis que nous dînons dans la tiédeur parfumée de la nuit, une énorme lune jaune, parfaitement ronde, surgit avec majesté de derrière l'horizon et vient flotter au-dessus de la cime des temples. Pure magie.

Nous revient alors en mémoire ce qu'un Indien nous a expliqué le matin même. C'est aujourd'hui la première pleine lune de printemps, le jour de la fête du dieu Shiva qui compose avec Vishnu et Brama la trinité hindouiste. C'est pour cette raison que nous apercevons depuis l'aube toutes ces femmes en tenues d'apparat, portant sur leur tête des plateaux couverts de jeunes pousses de riz et de fleurs, symboles du renouveau de la nature.

Très intéressés par ce que l'homme nous racontait, nous avons pourtant complètement oublié de l'interroger sur l'étrange incident qui avait ouvert notre journée. Et c'est certainement beaucoup mieux ainsi...

Très tôt le matin, en effet, à la descente du car qui nous avait transportés jusqu'à Kajuraho, Sandra avait été abordée par une vieille femme qui lui avait passé un collier de fleurs fraîches autour du cou.

Devant l'étonnement de Sandra, étonnement qui redoubla lorsque la femme refusa que Sandra lui donne quelque argent, l'ancienne lui avait simplement dit : « tu vas te marier aujourd'hui ».

Sandra lui fit répéter sa phrase et, tournant instinctivement la tête pour voir si je n'étais pas revenu dans les parages, elle finit par m'apercevoir, approchant, au loin.

De mon côté, j'étais parti m'enquérir des heures d'ouverture du musée local. Descendu du car avant Sandra, je n'avais rien vu de la scène, pas plus que la vieille femme n'avait pu m'apercevoir. En me regardant approcher, elle me désigna du doigt et dit à Sandra : « C'est avec lui que tu vas te marier », et, lorsque je fus à leurs côtés, elle me passa, à mon tour, un collier de fleurs autour du cou, avant de se fendre d'un large sourire édenté et de disparaître.

Nous avons porté ce collier toute la journée et fini par l'oublier complètement, tout comme les circonstances par lesquelles il était arrivé autour de notre cou. Toute notre attention était à présent accaparée par cet extraordinaire clair de lune faisant pleuvoir sur les temples une lumière d'opale.

Depuis un moment je rumine quelque chose et finis par m'en ouvrir à Sandra :

« Ça doit être génial de visiter les temples avec cette lumière. Si on allait y faire un tour ?

— Mais c'est fermé à cette heure-ci.

— On pourrait sauter la barrière, elle n'est pas très haute.

— Tu crois ?

— Regarde comme c'est beau ! C'est quelque chose qu'on n'oubliera jamais, c'est unique. »

Mais nous n'aurons à franchir aucune barrière. À peine nous sommes-nous levés de table qu'un homme s'avance vers nous. Son vocabulaire anglais se limite apparemment à un seul et unique mot : *Come !* (« Venez ! »).

Cela n'est vraiment pas pour nous rassurer tant, au cours des journées précédentes, et notamment à Bénarès, nous avons eu maille à partir avec des rabatteurs de tous ordres, qu'ils aient été missionnés par des marchands de tapis, de vêtements, de bijoux ou d'artisanat.

Nous étions à l'époque de bons et braves doudous, ignorants des usages débrouillards de ce monde où l'enjeu n'est autre souvent que la survie. Naïfs à souhait et toujours prêts à donner la pièce à qui paraissait en avoir besoin, nous avons été échaudés par l'agressivité virulente qui répondait parfois à notre refus de suivre tel ou tel baron jusqu'à l'autre de son maître.

Bref, nous ne sommes pas très chauds pour suivre, en pleine nuit qui plus est, ce gaillard à l'allure pour le moins pitoyable...

« Tempel ! Tempel ! *We want to see the temples* », lui assénons-nous pour qu'il nous lâche la grappe.

Son visage, tout au contraire, s'illumine.

« Tempel, tempel ! *Yes ! Come, come !* »

Ne parvenant pas à nous en défaire, nous finissons par le suivre, bien décidés à lui fausser compagnie dès qu'il prétendra nous faire franchir le seuil d'une quelconque boutique...

Au lieu de cela, il nous fait pénétrer dans l'enceinte du site archéologique par je ne sais quel passage

dérobé. Et nous nous retrouvons bientôt à déambuler entre les temples comme nous l'avions souhaité, jusqu'à nous retrouver face à l'un d'entre d'eux, petit édifice situé légèrement en marge et en retrait du groupe principal, éclairé de l'intérieur au moyen de quelques lampes à huile ou à pétrole.

« Shiva tempel ! » nous explique notre guide avant de nous en faire faire le tour puis de nous guider à l'intérieur de dédales de couloirs entrecoupés d'escaliers qui finissent par nous mener (après plusieurs tours par étage nous semble-t-il) à la partie supérieure de l'édifice.

Là, un ascétique prêtre à longue barbe, frappé sur le front du traditionnel trident rouge de Shiva, se tient assis, hiératique, à la lueur de nombreuses petites lampes à huile. Notre « guide » nous fait signe d'approcher, puis de nous asseoir en face de lui. Le vieil homme pose alors ses yeux sur nous, récite plusieurs litanies, manipule divers objets, nous fait tour à tour manger quelques grains de riz et boire à une coupe, nous aspergeant ici d'eau bénite, là de pétales de fleurs ou de riz, avant de nous faire signe de nous pencher vers lui afin qu'il dépose sur notre front, à l'exact emplacement du « troisième œil », le fameux tika de poudre rouge.

Après quoi, il nous salue d'un signe de tête et désigne un petit bol d'étain posé sur le côté dans lequel se trouvent déjà quelques roupies. Apparemment, c'est terminé. Mais quoi ?

Incertain sur la nature de ce que nous vivons (cérémonie authentique ? piège à touristes ? entre les deux ?),

j'hésite à lui laisser une somme importante (imbécile que je fus !) et dépose finalement quelques roupies supplémentaires, puis nous nous levons, saluons poliment et ressortons de la pièce.

Comment retrouvons-nous le chemin conduisant successivement en bas du temple puis vers sa sortie ? Difficile de le dire. Toujours est-il que nous pensons nous faire alpagner par le « messenger » qui nous a conduits jusqu'ici et traîner par lui chez son marchand de je-ne-sais-quoi, mais il n'en est rien. Notre homme a disparu. Il s'est fondu dans la nuit et nous ne le reverrons jamais plus.

Nous rentrons à l'hôtel, nous asseyons en tailleur sur le lit, installons l'appareil photo face à nous en enclenchant le retardateur et nous fendons d'un large sourire. Flash !

Sourire béat, collier de fleurs défraîchies autour du cou et tika rouge sur le front, nous venons de réaliser sans le savoir la seule photographie existant de notre mariage.

Car ce n'est qu'une semaine plus tard, en discutant avec des amis népalais retrouvés à Katmandou, que le fin mot de l'histoire nous sera donné, tout simple : lorsque le jour de la fête de Shiva, et uniquement ce jour-là (!), un couple se présente dans un temple devant le prêtre en portant un collier de fleurs autour du cou, c'est qu'il désire être marié ! Ce que nous avons fait, sans l'avoir recherché une seconde et dans l'unique temple encore actif sur les centaines qui se dressent en ce lieu sacré.

## L'union sacrée

Nous voici donc désormais unis par Shiva, pour le meilleur et pour le pire, lesquels vont toujours de pair avec ce dieu puissant mais pour le moins taquin...

Autant Vishnu représente la face sympathique, fleur bleue, créatrice et protectrice du divin, autant Shiva symbolise sa part la plus impitoyable : il est celui qui détruit l'ancien pour faire place au nouveau, au « mieux ». Le dieu de la gomme et des ciseaux, mais aussi celui de la bombe H et du coup de pied au cul qui, comme chacun sait, vous pousse toujours *en avant*.

C'est sous ce parrainage peu confortable que nous avons été unis. Et *a priori*, il n'y a pas d'erreur de casting... C'est bien de nous qu'il s'agit.

Telle est l'histoire authentique de notre union, l'événement fondateur de la geste familiale, la genèse de la famille Trotte-menu, partie autour du monde pour vérifier que la réalité pouvait, parfois, être à la hauteur des rêves...



# 1

## Ce sera notre grand projet

Nous nous marions donc après avoir transféré notre liste de mariage du grand magasin où elle était initialement déposée vers une agence de voyages. Famille et amis sont conviés à nous offrir en lieu et place d'un lave-linge ou vaisselle quelques kilomètres d'avion, une nuit d'hôtel, une excursion, bref : un morceau de notre nouveau rêve.

Éblouis par ces quinze jours d'escapade, nous ne songeons plus qu'à repartir. Cela tombe bien : la tradition ne prévoit-elle pas un voyage pour les jeunes mariés après leurs noces ? Vive la tradition.

Nous avons tout deux 30 ans et appartenons à une génération où le chômage fait partie du parcours normal d'une existence. Nous n'hésitons donc pas plus que cela à démissionner de nos emplois respectifs, convaincus que la foi en ce que l'on fait l'emporte presque toujours sur les statistiques. Demain s'inquiétera bien de lui-même, alors, en route, les Doudous !

Nous reprenons le chemin d'une Asie du Sud-Est qui nous a tant donné. Mais trois mois, cette fois-ci. Malaisie, Indonésie, Thaïlande, Birmanie, Sikkim, Népal, Inde... Cela commence à ressembler à un vrai voyage. Dans nos têtes, nous sommes déjà partis.

Combien de soirs aurons-nous rêvé sur les cartes et les pages des guides du Routard durant les derniers mois de préparation ?... Combien de soirées passées à tracer des itinéraires, goupiller des billets d'avion, des climats, faire les comptes ? Rien que cela : ce premier voyage dans le futur imaginaire, ce compte à rebours délicieux, quel partage, quel trésor !

Et de nouveau la réalité qui surpasse ce que l'on espérait.

Nous allons en effet connaître trois mois de pure magie au cours desquels nous arriverons toujours au bon endroit au bon moment. Comme sur cette île déserte de la côte malaisienne que nous abordons trois jours après avoir quitté Paris. Seuls habitants momentanés de l'île, un couple de routards anglais. À peine avons-nous débarqué que nous les voyons se précipiter sur la plage et nous lancer cette phrase d'accueil inoubliable : « Hello ! Auriez-vous, par hasard, apporté de la nourriture ? Auriez-vous ? » Non, nous n'avons pas, mais nous passerons trois formidables journées ensemble et n'en apprécierons que plus cette magnifique raie à pois bleus tirée à quatre mains de la mer et qui deviendra un festin.

Comme cette étrange cérémonie de pleine lune dans un temple perdu au cœur des rizières balinaises quelques semaines plus tard et où nous serons les seuls Occidentaux, ou encore comme cette rencontre avec un jeune moine anglais qui me ressemble comme un frère jumeau dans un monastère bouddhiste du Sikkim...

Autant d'événements qui nourrissent en nous l'impression déroutante d'être attendus, à l'heure dans La Vie, en phase avec le monde. Nous retrouvons naturellement avec bonheur cette dimension magique du voyage que rend seule possible la disponibilité totale de l'esprit à ce que l'on vit, si difficile à atteindre lorsque l'on est immergé dans la gestion du quotidien : travail, projets, tracas... un pied dans le passé et l'autre dans le futur, chevauchant le présent et absent à ce que l'on vit, aux gens que l'on croise.

Là, de nouveau, comme en enfance, nous sommes tout entiers concentrés sur le moment présent. L'ici et maintenant... Oh ! sans grand mérite, nous n'avons que cela à faire. Et puis, cette fois-ci, nous avons un peu de temps devant nous. Si nous bougeons beaucoup, nous ne cheminons pas non plus au gré d'un quelconque programme touristique, prolongeons, raccourcissons, court-circuitons des étapes au gré de nos humeurs. D'où cet incroyable sentiment de liberté qui nous enivre :

« Eh ! Doudou, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui : Boro-budur ou les singes ?

— Si on allait plutôt au marché des cobras à moto ? Ou, non... là, plutôt... regarde ce qu'ils disent sur ce coin, ça a l'air génial... »

Doigts pointés sur la carte, amoureux, les yeux assoiffés de découvertes, le cœur de rencontres et l'esprit d'imprévu, nous sommes pour quelque temps les maîtres absolus de nos vies, et donc les maîtres du monde...

De la première à la dernière seconde, notre voyage se déroule comme un conte de fées. Nous nous en sommes remis au monde en toute confiance, toute naïveté et nous retrouvons fêtés par lui, bénis des dieux en de multiples occasions et protégés jusque dans ces galères qui semblent, après coup, n'être survenues que pour mieux permettre à la Providence de se manifester, vous prouvant par là qu'il n'y a jamais lieu de désespérer, que chaque événement de notre vie, même négatif, a un sens.

C'est un énorme cadeau qu'on nous fait là. Un cadeau de mariage, je le réalise aujourd'hui. « Suivez votre cœur, nous dit-On alors. Allez ! Faites ensemble ce dont vous rêvez, continuez surtout à croire à vos rêves, Nous... On veille sur vous. »

Même si nous savons parfaitement que ce voyage de noces n'est qu'une parenthèse de quelques semaines dans nos vies européennes, il est des interludes qui ne s'oublient pas, des récréations où l'on apprend plus qu'en cours, voire durant, toute l'année scolaire.

Une chose est certaine : tous ces destins entraperçus, ces mots et ces signes d'amitié échangés, ces foules qui nous ont dévorés, cet enfant seul au regard perdu serrant sa petite sœur dans ses bras sur un quai de gare birman, à 3 heures du matin, tous ces êtres humains

enfin, qui existent avec autant de réalité que nous, pensent, souffrent et espèrent comme nous, vont nous permettre – *définitivement* – de relativiser les soucis et « problèmes » de nos vies extrêmement favorisées.

Trois mois, qu'est-ce que c'est ? Rien. Déjà, l'avion nous emporte pour un ultime saut aérien entre l'Inde et la France. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous nous amusons à piocher dans la masse de nos souvenirs les meilleurs moments. Et il y en a quelques-uns ! De fil en aiguille, tandis que les lumières d'une ville inconnue scintillent dix mille mètres plus bas et que l'hôtesse en sari remonte un pan de couverture sur un passager endormi, nous en arrivons à la conclusion qu'il est impossible de ne donner aucune « suite » à un tel voyage. C'est en voyageant que nous avons été mariés, en voyageant que nous avons connu nos plus grands bonheurs... et maintenant ?

Alors, nous nous faisons la promesse qu'un jour, quand les enfants que nous allons mettre en route au retour auront 10 ans, nous repartirons. Tous ensemble cette fois-ci et... « autour du monde ! ».

C'est ainsi que se décident les choses. Ce n'est pas plus difficile que cela, je le jure. Le reste suit et qu'importe si la réalité semble parfois vouloir vous faire très vite déchanter. Quelques heures plus tard, nous débarquons à Roissy en Brume. Nous sommes en février, une pluie glacée balaie les trottoirs et tout le monde fait la gueule. Nous nous regardons :

« Quel est le programme des semaines à venir, Doudou ? Les châteaux de la Loire, la Provence ?

— Non, retrouver du travail et payer les factures en retard.

— Génial ! En route. »

Mais la graine est plantée...

Nous recevons d'abord comme un excellent signe le fait que cette graine germe deux fois au lieu d'une. Car avant de pouvoir partir tous ensemble, il nous faut la constituer, cette famille ! L'arrivée de jumeaux sert donc parfaitement nos plans : regrouper au maximum les naissances afin que tous les membres de l'expédition profitent pleinement de l'expérience. Une idée superbe, mais un résultat... houleux !

Des jumeaux nés prématurés, c'est déjà assez rock'n'roll : seize biberons par jour, des quarts de nuit comme sur un bateau et une fatigue telle que l'on ne sait plus si celui qui hurle est celui que l'on vient de « remplir » ou l'autre, l'affamé...

À peine commençons-nous à être tirés d'affaire et à ne plus envisager le divorce dans l'immédiat que, dans un moment de lucidité (ou d'égaré ?), nous souvenant de notre « Grand Projet », nous décidons de commander le troisième. Neuf mois plus tard, il est là.

Cette fois-ci, nous n'avons pas demandé le sexe à l'échographie, mais nous préférierions une fille, naturellement. La mission de ce troisième kiki consistant entre autres à aider les deux premiers à s'extraire de leur bulle gémellaire, nous pensons qu'une fille souffrira moins de ne pas se sentir exactement « comme eux ».

Aussi, à peine le nouveau venu est-il sorti du ventre de sa mère que celle-ci jette une main inquisitrice entre ses jambes.

« Ah !! souffle Sandra, incapable de masquer sa déception, c'est un garçon, c'est Balthazar.

— Un garçon qui s'accommodera très bien de s'appeler Hannah, répond Noëlle, la copine sage-femme qui a déjà mis au monde les deux premiers. Ce que tu tiens à la main, ma belle, c'est le cordon ! »

\*

Jules, né un 21 mars, Ilan, à la même date mais dix minutes plus tard, et enfin Hannah, née le 6 octobre de l'année suivante (dix-huit mois d'écart), tous les membres de l'expédition sont à présent réunis. Dès leur plus jeune âge, nous gavons les jeunes recrues avec notre Grand Projet. Pas toujours pour les meilleures raisons d'ailleurs. « Les enfants, il faut que vous mangiez du poisson ! Autour du monde, il y a des endroits où il n'y aura QUE du poisson ! » Réponse logique : « Bon, ben, dans ces conditions, on préfère rester en France ! »

Les années passent sans que notre projet avance beaucoup. Quelques discussions nous confirment dans l'idée que l'âge idéal des enfants pour une telle aventure se situe bien aux alentours des 10 ans. Ils seront alors en mesure de profiter de tout sans être embarqués dans cette préadolescence où l'on se concentre généra-

lement sur son nombril et ses copains. Bref, nous avons quelques années devant nous.

À deux ou trois reprises néanmoins, des choix importants viennent remettre le Grand Projet à l'ordre du jour. De notre décision dans ces moments-là dépend chaque fois la probabilité de voir un jour notre aventure devenir réelle ou pas.

Dans un premier temps, délogés contre notre gré de notre appartement qui a été racheté par une société immobilière, nous devons choisir : nous endetter beaucoup pour acheter une maison proche de nos souhaits ou opter pour quelque chose de plus modeste dans l'espoir d'avoir remboursé le maximum au moment du grand départ.

C'est ainsi que nous nous retrouvons dans un département totalement inconnu, à la limite du Val-de-Marne et de la Seine-et-Marne, loin de Paris et des copains, dans une maison sympa certes, mais identique à toutes celles qui l'entourent.

Quatre ans plus tard, une autre « fausse-mauvaise-nouvelle » nous tombe dessus : je suis, cette fois, viré de mon boulot.

Heureusement, nous avons appris à nous familiariser avec ces facéties du destin au cours de nos deux premières « expéditions ». Exemple : le vol que nous devions prendre a été surbooké par la compagnie (qui a vendu plus de billets qu'il n'y a de sièges pour être sûre de faire le plein) et, lorsque nous arrivons à l'aé-

roport avec tous nos bagages, on nous dit qu'il n'y a plus de place.

Nous hurlons comme des putois et ne décollons pas, mais le soir, dans cet hôtel où nous ne pensions ne plus jamais dormir, nous rencontrons quelqu'un qui nous parle d'un endroit magique, situé justement à quelques encablures de notre prochain point de chute... Sans cet avion manqué, nous ne l'aurions jamais su et n'y serions jamais allés... Pourtant, cela restera l'un des moments majeurs du voyage.

C'est cela, une « fausse-mauvaise-nouvelle » : un événement *a priori* négatif qui vous tombe dessus et dont vous vous apercevrez, quelque temps après, qu'il a au contraire favorisé la réalisation d'événements plus favorables encore que ce que *vous* aviez prévu.

Quand nous avons reçu la lettre d'expulsion de cet appartement que nous aimions tant, les deux jumeaux étaient en bas âge et Sandra enceinte de plusieurs mois. Nous l'avions donc très mauvaise... Mais beaucoup moins déjà lorsqu'au terme d'une bagarre juridique qui ne fut pas de tout repos, nous avons finalement accepté de partir... munis de solides indemnités ! Qui servirent d'apport à l'achat de notre maison.

Cette fois-ci, donc, c'est le boulot qui lâche. Catastrophe ? Sur le moment, on le croit toujours, mais *a posteriori* le point de vue est différent : grâce aux indemnités de licenciement cette fois, nous allons pouvoir rembourser ce qu'il reste à payer du crédit de la maison (ainsi, aurons-nous au moins un toit lorsque nous rentrerons) ; débarrassés du loyer, nous pouvons

commencer à mettre de côté chaque mois en prévision du grand départ et un ancien copain, rencontré « par hasard », me propose de travailler dans son magazine de tourisme professionnel. C'est mal payé, mais c'est une occasion unique de récolter renseignements et contacts utiles. Alors vive les fausses-mauvaises-nouvelles !

Pour fêter l'événement, nous nous offrons même des vacances à la Martinique. C'est la première fois que nous partons un peu loin avec les enfants et nous en profitons pour effectuer une répétition générale du tour du monde. Extrait :

« Les enfants ! On dit qu'on est autour du monde. Voici la carte de la Martinique. Demain, nous avons le choix entre une expédition aux cascades dans la montagne, la découverte des plages du sud ou le marché de Fort-de-France. Qu'est-ce que vous préférez ? »

Silence général, puis Hannah : « On peut pas rester à la piscine de l'hôtel plutôt ? » Et les jumeaux de surenchérir : « Nous, on s'en moque. L'important, c'est d'être rentrés à 15 heures pour voir *Pokémon* à la télé. » Sic !

On s'énerve, on crie. Comment avons-nous pu générer de tels abrutis ?

Devant tant d'étroitesse d'esprit, je sors acheter une bouteille de rhum blanc, du sirop de sucre de canne, des citrons verts et nous noyons notre chagrin dans le ti-punch. Et si ce n'était pas une si bonne idée, finalement, ce tour du monde ?...

## Ce sera notre grand projet

La nuit aidant, nous réalisons que nos enfants ne sont encore... que des enfants. Ce grand voyage est pour eux un projet très flou, sans consistance palpable. Rien dans leur vie quotidienne ne leur permet d'imaginer ce à quoi cela peut bien ressembler, un tour du monde. À des privations ?...

À nous de les concerner un peu plus. D'où l'idée des Jokers.

« Les enfants, écoutez, nouveau jeu : chacun a droit à un joker. Un lieu, un pays, une aventure dont il a envie et qui ne pourra en aucun cas lui être refusé. Alors ?... »

Hannah sait immédiatement ce qu'elle veut et n'en démordra pas : des chiens de traîneau fendant la neige. Ilan est tenté par les varans de Komodo et Jules, assez indécis, opte pour l'Inde que sa maîtresse leur fait étudier en classe.

Sandra veut faire de l'éléphant et je rêve depuis toujours d'une île déserte...

Voilà pour les jokers. Seul Jules en changera en route, préférant à l'appel de l'Inde (où il sait que nous irons de toute façon, le malin) la confrontation avec « un volcan en activité ! ».

Nous décidons alors de fixer définitivement le départ entre CM1 et collège pour les garçons et durant le CM1 pour Hannah. Ils auront donc 10 ans le jour du départ et Hannah le même âge quelques semaines après notre retour. On part un an, c'est décidé, une année scolaire. En avion, pour être plus libres de nos mouvements, pas de camping-car ou de bateau, pas de maison de substitution : le monde sera notre toit (*yeah*

## Le tour du monde en famille

*man !*). On leur fera l'école avec les cours du CNED. On écrira des articles et on fera de l'humanitaire, on habitera sur place dans les villages avec les gens pour partager leur mode de vie et on jumellera les écoles du monde entier avec celle des enfants...

C'est chouette, les projets.

Ne reste plus qu'à choisir les pays où nous irons, dans quel sens on va tourner et... où on va trouver l'argent ! Un gros paquet d'argent.

Seule certitude : si Dieu nous prête vie et débloque quelques fonds sur le Crédit Universel des Rêveurs, c'est sûr, on part. Croix de bois, croix de fer...